

PETIT COURRIER DES DAMES

PARIS 2 Rue Brovot

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THÉÂTRE ~ ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

MODES

A notre tour de critiquer les modes fantaisistes des messieurs; elles offrent beau jeu à la moquerie.

Que n'aurait pas dit la moitié masculine du genre humain, si nous avions orné, ainsi qu'elle le fait, les coins de nos bas de nos initiales enlacées, dites *girafe*. Oui, mesdames, la dernière élégance pour les chaussettes de couleur, fil d'écosse ou soie, de messieurs vos maris et de messieurs vos frères, c'est de broder en soie et de fleurir le chiffre qui doit être enlacé sur les côtés de la chaussette où il s'étale sur la cheville et de là, s'élance sur la jambe. Quelle raffinement! peut-être y verrons-nous bientôt figurer les blasons et les couronnes. Quand une mode est adoptée on ne peut prévoir où s'arrêtera l'engouement.

Nous n'avons encore rien accepté de comparable à cette bizarre invention de chiffrer sa jambe, tout comme on marque un vieux cheval réformé, ou les bœufs d'un troupeau. Pouvions-nous garder le silence sur cette mode ridicule? Aux courses, ces messieurs

portent des mouchoirs de toute sorte; des nouveautés, les unes gentilles, d'autres moins heureuses. Parmi les premières, citons: le mouchoir en batiste, constellé de pastilles de couleur, encadré d'un large ourlet

à jours assorti aux pastilles, nom de baptême en lettres anglaises brodé au cordonnet; le mouchoir en batiste uni; aux angles de l'ourlet, tête de cheval brodée au plumetis de coton de couleur, point de chiffres; le mouchoir à grand ourlet; dans un angle les attributs: fer, fouet et casquette jockey, très bien groupés, brodés en couleur avec cette devise: Nul obstacle. Parmi les secondes, signalons seulement le mouchoir de couleur écriu, tabac, avec ourlet blanc, ou bleu, ou rouge, ou orange, qui ne nous semble bien porté que par les priseurs; nos gentilshommes auraient-ils l'intention de quitter le cigare pour la tabatière? Dans la tenue générale, nous avons remarqué que leur jaquette se raccourcit encore; elle est de forme gracieuse et en drap mélangé dans les tons bistre, gris, bleu, tirant sur le noir; que leur col est toujours fort échancré, que leur cravate est de



250

Robe de diner en swra bleu marine et swra ombré.
De mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

belle soie assortie au ton général du costume, mais éveillée d'un jeté camaïeu ou blanc, que la jaquette — ou veston — est retenue par un double bouton artistique en platine ou argent oxydé sur lequel est gravé un attribut, et que ce bouton est semblable à ceux des poignets; que quelques craintifs portent, en guise de porte-veine ou chance, en façon de breloque suspendue à la boutonnière, une gentille *Mascotte* finement ciselée; les retardataires en sont encore à la truie et au chameau et les plus avancés à la licorne, aux animaux fantastiques, lesquels n'ont point encore conquis la faveur, leur veine est à venir.

Quant au linge, la mode le veut simple mais de fine et belle toilebatiste, surtout sans broderie; un plastron de chemise uni, l'ourlet finement piqué à la main et de minuscules boutonnières pour la tête ronde d'un délicat bouton en or; on le fait aussi sans boutons apparents, les boutonnières faites sur une patte intérieure couverte par l'ourlet; on en fait aussi boutonné derrière le col.

L'escarpin découvert est bien porté, ainsi que le soulier demi-montant et, avec eux, la fameuse chaussette de couleur brodée des initiales. On ne porte que le gant de Suède naturel ou gris perle à deux, au moins, mais plus généralement à trois boutons. Nous approchons de l'époque où l'habit noir est proscrit. Après le grand prix de Paris, on ne le voit plus dans aucune réunion ni à aucune cérémonie; la tenue d'été est prise avec toutes les fantaisies qu'elle comporte, et parfois, avec les excentricités qu'elle fait naître, comme les bas rouges avec le soulier à boucle et le veston et pantalon carmélite que nous avons vu porter dernièrement par un comte député. Disons que c'était à la campagne.

C'est assez nous occuper de ces messieurs; voyons ce que portent les bambins de tout âge. On prépare pour les baigns de mer de gentils costumes en laine blanche, un peu grosse, et l'on assortit, comme par-dessus, une sorte de petite pèlerine à capuchon que l'on double de flanelle rouge ou bleue; c'est un emprunt fait à l'uniforme de nos marins et qui sied bien

au jeune âge. Cette façon s'accommode de toutes les teintes, mais le blanc est plus à la mode. Tout naturellement, le chapeau de paille large de bord, dit marin, et le grand col rabattu en toile; le petit col montant ou rabattu fait bien aussi avec une cravate à grand nœud à la *Colin*; des bas de couleur et la demi-botte; ils portent les souliers couverts lacés, sur le cou-de-pied, d'un ruban de soie noir. La blouse retenue par une ceinture placée très-bas, est gentille; elle se fait en petite fantaisie mélangée, et les teintes grise, bleue et marron sont les préférées.

Nous avons vu un charmant costume en pacha — tissu qui remplace la toile — gris fer mélangé de plusieurs tons; il est coupé de filets rouges et bleus décrivant un carreau et très-peu apparents, mais toutefois assez pour éveiller agréablement ce joli tissu. La culotte arrêtée sous le genou est boutonnée de côté; la blouse avec ceinture, en chevreau bleu foncé. Les bas du ton gris moyen de l'étoffe et la demi-botte. Un col en toile rabattu avec nœud rouge. Chapeau de paille à calotte plate et un peu large, orné d'un galon gris autour. Gants de Suède gris comme les bas. Cette tenue est, pour les jeunes garçons de sept à dix ans, tout à fait élégante et de bon goût. Pour le frère aîné, nous avons vu ce même costume avec le veston remplaçant la blouse, veston droit fermé par trois boutons et dispensant du gilet. Pour les plus petits garçons, ceux qui vont quitter la robe, voici un joli costume en cheviot blanc qui peut se faire en cheviot bleu marine; c'est à vrai dire un gilet Louis XIV devant, avec un dos cintré à la couture du milieu; le gilet indépendant de la couture du dessous du bras, à peu près vers le milieu, joue sur un bas de jupe plat et rapporté, de grandes poches tout au bas du gilet et une culotte qui ne doit pas se voir. Un col en guipure avec la manchette jouant sur la main; des chaussettes et la bottine; le chapeau en paille. La longue veste avec un bas de jupe plissé se fait toujours beaucoup, elle habille bien; nous dirons de même pour le costume marin qui est des plus commodes.

CORALIE L.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 217 et 219).

Robe de dîner en swra bleu marine et swra ombré. — Le milieu du tablier est fait d'un bouillonné fougère cerné d'un panneau plat en swra changeant; dans le haut, une draperie de trois plis profonds remontants en swra uni, vient se chiffonner sur la traine carrée, laquelle forme un large pli; le bas est coupé de crevés. Corsage à basque échancrée sur la hanche; celle du milieu du dos, pincée, fait une pointe-fichu qui se détache sur une haute frange en perles changeantes bleues. La manche s'arrête au coude; un revers en surah se détache sur la manche; au bas, une dentelle tombante relevée à la saignée.

Costume en satin merveilleux loutre et même tissu à rayures. — Tablier bouillonné divisé par des fronces faites en doublant l'étoffe pour former comme des petits volants. Trois plissés courant autour de la jupe. Deux demi-panneaux, en tissu rayé, de chaque côté du bouillonné, et une draperie sur la partie supérieure, draperie froncée au milieu et des côtés et tenant au corsage. Derrière, la tunique descend en spirale et un nœud volumineux s'agrafe sur le corselet, lequel est en tissu rayé, lacé derrière avec dentelle au bord; même dentelle au côté de la tunique. L'encolure du corsage est froncée de même que la manche.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4316

TOILETTES DE PROMENADE

Robe en surah changeant myrte et bleu-jaune. — Jupe en taffetas garnie de deux plissés au bas du lé-tablier, et de trois pour la demi-traine. Sur le côté, une demi-quille

bouillonnée, sous laquelle s'arrête une première draperie piquée d'un flot de ruban; une seconde draperie recouvre diagonalement la partie supérieure du tablier et s'arrête par un flot sous la tunique, qui forme un pouf accentué. Au

bas des draperies, frange avec houppe en soie et perles changeantes. Corsage à basque-gilet ouvert carrément avec une passementerie de perles descendant jusqu'au bord de la basque. Plissé de dentelle extérieurement. Manche ronde terminée par un poignet rabattu. Manchette de dentelle. — Capote en paille anglaise, guirlande de verveine et brides en surah myrte. — Gants de Suède. — Bottes en chevreau glacé. — Ombrelle en soie ombrée avec manche en laurier.

Costume en batiste écrue. — Jupe ronde en taffetas, garnie de cinq plissés de batiste. Tunique ouverte sur la partie inférieure du tablier, et garnie d'une bande de taffetas et

d'une frange relevée de côté par trois rangs de fronces; pouf tombant soulevé par un pan frangé. Corsage à basque, celle du dos avec trois crevés de plissés. Encolure ouverte et plissés de dentelle. Manche arrêtée au coude. — Gants de Suède à longue manchette ronde. — Souliers en chevreau verni. — Bas de soie bleue. — Chapeau en paille anglaise noire, torsade de gaze écrue et bleue retenue par une touffe de plumes bleues rabattant devant. Dentelle perlée ombrageant le haut du visage. — Ombrelle en pékin noir doublée de soie bleue, manche en oranger, nœuds bleus et écus.



Costume en satin merveilleux loutre et même tissu à rayures (devant et dos.)

Modèles de madame Hubler, 30, rue de Clichy.

CHRONIQUE

La collection *Double* est a grande attraction de ce moment. Tout le Paris élégant et artiste y court; la rue Louis-le-Grand, d'ordinaire assez calme, est envahie. Les petits talons ferrés de cuivre ou d'argent des bottines aristocratiques remplacent les talons rouges de nos pères. . et à propos de *talons rouges*, il

est impossible, quand on passe dans la rue Louis-le-Grand, d'oublier un homme qui, à lui seul, est presque un siècle et qui a habité au coin de cette rue. Je veux parler du maréchal de Richelieu, le vainqueur de Port-Mahon et le général de la guerre du Hanovre. Le nom de Port-Mahon donné à une rue du voisinage

est là pour attester de la glorieuse imprudence que commit le duc de Richelieu à la tête de ces vaillantes bandes françaises dont la *furia* est légendaire. Port-Mahon, réputé imprenable, fut enlevé à l'assaut par le plus audacieux des coups de main.

Mais, peu savent ou se souviennent que le pavillon de Hanovre, dont on voit encore une partie, fut construit à l'entrée de la rue Louis-le-Grand, sur le boulevard, par le noble Duc au retour de sa campagne du Hanovre.

Cette figure du maréchal de Richelieu est toute parisienne! Homme étrange vraiment! Sous Louis XIV, il épouse mademoiselle de Noailles; sous Louis XV, une princesse de Lorraine; sous Louis XVI (à 84 ans), la baronne de Rooth. Il est protecteur de Voltaire, académicien, père de Fronsac, et il meurt à l'âge de 92 ans!

* *

Mais revenons à la collection Double.

M. Léopold Double n'a pas consacré moins de cinquante ans à amasser cette collection sans rivale. Que de bibelots exquis! Que de belles et gracieuses choses! Tentures des Gobelins; vases de Sèvres, de Saxe et de Meissen; tableaux des maîtres du grand siècle et du siècle du mièvre; figurines en porcelaine, livres rarissimes, épées damasquinées à poignées d'or, petits meubles ayant appartenu aux plus célèbres personnages, M. Double avait su tout réunir. Les siècles de notre histoire artistique y étaient confondus: la Renaissance, Louis XIV, Louis XV, Louis XVI. Voici une bonbonnière sculptée dans une garde d'épée, signée Benvenuto Cellini; ici, je vois de petites armoires signées Boulle. Fragonard coudoie Boucher; Coysevox, Greuze sont exquis. Puis les souvenirs du règne de Louis XVI abondent. M. Double aimait surtout et recherchait les objets qui avaient appartenu à la fière et malheureuse Marie-Antoinette ou à Mesdames, sœurs de Louis XVI, tels que des livres d'heures, vrais bijoux portant les couleurs distinctives de chacune de ces Princesses.

Je ne sais quel sentiment étrange et troublant nous fait croire, en touchant à toutes ces belles choses, que nous vivons au temps de leurs premiers propriétaires. Devant tel pastel de la Tour, je m'arrête interdite, et crois que le portrait va me parler. Un mystérieux courant me fait frissonner malgré moi, et si je n'étais en nombreuse compagnie, il me semblerait ouïr la voix argentine de mademoiselle Clairon, ou apercevoir dans l'ombre les yeux fulgurants et tout chargés d'éclairs de celle qui fut la *Pompadour*.

Vous en citerai-je encore, de ces bibelots? Quelques-uns seulement, mais le dessus du panier, et un ou deux de chaque grande époque.

A tout seigneur, tout honneur! Voilà un panneau peint par Raphaël: Concino Concini, mari de la maréchale d'Ancre et favori de Marie de Médicis, pourrait ici reconnaître son épée; elle est toute couverte d'or. Le jeu d'échecs avec chiffre du *Roi-Soleil*, lui fut donné par les Ambassadeurs siamois en 1680. La pendule de Falconet! cette fameuse pendule qui, selon l'expression de Diderot, *marquait tout excepté les heures*!... La boîte de Reversi, donnée par Louis XV à madame de Romans; la chaise à porteurs de la mar-

quise de Pompadour, et une tabatière de Catherine la Grande, véritable merveille, celle-là!... Figurez-vous sur un couvercle de onze millimètres de haut et de dix-sept de large, un cadre dans lequel se meuvent cent personnes... Ce sont des ouvriers qui transportent le rocher devant servir de piédestal à la statue de Pierre le Grand, érigée à Saint-Petersbourg. L'artiste, Blarenberghe, a dû se servir de la loupe pour écrire cette page incomparable de fine miniature.

M. Double, chercheur à nul autre pareil, avait fini par reconstituer le mobilier de la chambre de la *Du-thé*. Ce mobilier était un cadeau du Comte d'Artois, plus tard Charles X. Et enfin, touchante relique, voici le mobilier enfantin du Dauphin, fils de Marie-Antoinette, lequel devait plus tard, singulière destinée, se vêtir des restes du cordonnier Simon!...

Le cœur tout de souvenirs rempli, je rentrais songeuse; je venais de traverser la place où se donna le grand Carrousel des 5 et 6 juin 1662, qui fut pour Louis XIV un triomphe de splendeur.

Sur le pont des Saints-Pères un embarras de voitures comme il s'en produit souvent me força à m'arrêter. Un paysage saisissant s'offrit alors à mes yeux éblouis.

Le soleil se couchait derrière le Trocadéro.

On ne se souvient pas assez que Paris est une des plus vieilles villes de l'Europe et du monde. On va au loin chercher des effets de grandiose et de pittoresque, et personne ne songe à exploiter la veine féconde des paysages de Paris. Est-il rien de plus fait pour tenter la palette d'un peintre que la vue de Paris à travers les ponts, avec ses horizons perdus dans les nombreux quartiers, à l'heure du vague reflet de l'agitation du jour?

Est-il rien de plus merveilleux et de plus poétiquement émouvant que de voir le soleil se couchant sur Paris, globe de pourpre traversé par une ligne de brouillard léger?

Donc, j'étais sur ce pont des Saints-Pères, et voici la vision que j'eus.

Je l'ai dit: Le soleil se couchait derrière le Trocadéro. Une immense trainée de lumière, par le ciel épandue, noyait la cité dans une auréole d'or. Les derniers rayons de l'astre du jour transperçaient comme des flèches les feuilles vertes des marronniers du Jardin des Tuileries et les platanes de la Cour des Comptes.

La Seine roulait ses eaux tranquilles et murmurantes avec un doux clapotis de petites vagues aux couleurs changeantes. Dans la vieille Lutèce, l'église des Goths (Notre-Dame) profilait ses tours, son balcon et les fines ciselures de la pierre et ses gargouilles par lesquelles Quasimodo fit pleuvoir du plomb fondu sur les *espaules des Truands*. A côté du Palais de Justice sombre, sévère, la Sainte-Chapelle, sa gracieuse et mignonne sœur, élevait haut dans l'air sa flèche noir et or.

Sur la rive droite, l'Hôtel-de-Ville commence à briser la coque des échafaudages qui l'enveloppent encore.

Saint-Germain l'Auxerrois dont le clocher, Dieu merci, ne sonnera plus lugubre comme en la nuit du 24 août 1572. Le vieux Louvre large et lourd, ainsi que le dit Hugo, et son balcon sinistre, puis les Tuileries.

N'est-ce pas là, tout près de moi, tout près du pavillon La Tremoille, qu'était l'*Antre des Lions* : la *Convention* ? Plus bas, le Guichet des *Lions*, où habitait le Prince Impérial il y a dix ans...

La place Louis XV, place de la Révolution, place de la Concorde !... et le Palais de l'Industrie avec son dôme de cristal.

Sur la rive gauche, l'Hôtel des Monnaies, la Bibliothèque Mazarine et l'Académie française, le Palais des Beaux-Arts, la Cour des Comptes — où il n'y a plus que des platanes — et le Palais Bourbon. Quel splendide décor ! quel cadre ! quel tableau !...

A travers les arbres du *petit* Palais Bourbon, je vois se dresser l'œuvre de Mansard, le dôme des Invalides, sous lequel repose celui qui étendit la France de Rome à Berlin.

Remontant plus haut dans le passé, tout à l'origine de la Cité parisienne, il existe encore un souvenir : Entre les Invalides et le Champ de Mars se livra la première bataille qui décida du sort de la ville à peine au berceau. La chose est peu connue et veut qu'on s'y arrête.

C'était en l'an 52 après Jésus-Christ ; Labiénus, lieutenant de César, assiégeait Lutèce ; Camulogène, chef des Gaulois, sortit à sa rencontre.

Lutte épique : les boucliers des Gaulois étaient peu

solides et leurs épées pliaient dès les premiers coups. Corps à corps on se battit. A la fin de la journée les Gaulois avaient vécu !...

Personne n'avait reculé. Quand les lions furent morts, les lionnes défendirent la ville.

52 — 1871 !... Labiénus — La Commune !... Que de choses la Seine n'a-t-elle point vues ! On ne saurait aller plus près pour fouiller dans les souvenirs qui font de Paris la clef historique, non seulement de la France, — mais encore de toute l'Europe. Pas un événement du globe qui n'ait eu son écho dans notre capitale.

52 — 1871 !... Comment, entre les siècles séparés — et rapprochés par ces deux dates, ne pas reconnaître la vérité de cette fière devise de Paris : « *Fluctuat nec mergitur.* » « *Il flotte et ne sombre pas !* (1) »

Pardonnez-moi, chères lectrices, si j'ai été quelque peu pédante... Une fois n'est pas coutume. — Si j'ai fait de l'histoire c'est bien comme M. Jourdain faisait de la prose — *sans le savoir* — ou plutôt sans le vouloir.. La prochaine fois je tâcherai de n'être que mondaine et de ne vous parler que de choses absolument contemporaines.

CONSTANCE.

(1) Les armes de la Ville de Paris sont : Un vaisseau d'argent voguant sur un champ d'azur.



LA MOISSON

Tous les épis sont mûrs ! Gargons et jeunes filles
Se tenant par la main s'en vont gaîment aux champs.
On aperçoit de loin l'éclair de leurs faucilles,
Et l'on entend parfois leurs rires et leurs chants.

Ils reviennent le soir quand le ciel se fait sombre,
Apportant la richesse et la joie au logis,
Mais qui sait ce qu'ils ont laissé tomber dans l'ombre
Tous ces bruns moissonneurs, et de grains et d'épis ?

Avec son jupon court et son chapeau de paille,
Elle s'en va glaner, la mignonne aux yeux bleus.
C'est l'heure matinale, et la terre tressaille
Sous le premier baiser du soleil radieux.

On voit planer dans l'air comme des vapeurs roses
Et les grains oubliés étincellent eneor
Dans les champs moissonnés, parmi les fleurs écloses,
Sous les rayons du ciel, comme autant de grains d'or !

Quand l'enfant a rempli sa légère corbeille
Elle revient joyeuse à travers le sillon,
S'arrêtant en chemin lorsque passe une abeille
Où qu'elle entend le cri du babillard grillon ;

Et naïve, elle pense en refaisant sa gerbe
Que les épis vermeils ne sont pas mûrs en vain,
Que la moisson fut belle et que le blé superbe
A chacun donnera toujours sa part de pain !...

JEAN BARANY



N° 1. Chapeau maltais pour petite fille.

N° 1 et 2. Chapeaux pour petite fille.

N° 1. Chapeau Maltais en paille loutre, le bord couvert d'un biais en velours loutre. — Sur le fond, de côté, un nœud en ruban crème à fines raies loutre.

N° 2. Chapeau en paille anglaise à bord relevé. — Autour de la calotte une draperie en surah et des plumes blanches enveloppent le côté droit du chapeau; ces plumes tombent, derrière, sur les cheveux.

N° 3. Robe de deuil en surah et gaze damassée, garnie de dentelle espagnole et de broderie en perles d'acier. — Jupe en taffetas; sur le tablier, trois plissés taillés dans le bas et, au-dessus des fentes, sur la partie non taillée, broderie en perles d'acier. La traîne est découpée en languettes à son bord inférieur; languettes



N° 5. Costume en batiste myrte garni de broderie écrue. De mesdemoiselles Vidal.

ramenées, sous le bord, en forme de longues bouclettes; le tout se détache sur un plissé en surah monté; au delà de la profondeur des dents, elle est relevée de plis et forme pouf. Cette traîne est resserrée par une draperie-rideau en gaze damassée, qui s'ouvre sur le tablier dans une agrafe de surah; de cette agrafe au bas elle forme trois larges plis. Au bord, touchant le tablier, dentelle espagnole et broderie en perles. Corsage en damassé à basque formant habit, chiffonné de dentelle. Un fichu de dentelle se prolonge en coquillé devant; à la manche, deux rangs de dentelle et un nœud. Chapeau en dentelle espagnole avec pouf de plumes et cordon de perles.



N° 3. Robe en gaze broché et surah. — N° 4. Robe en paramata garnie de crêpe et de passementerie au crochet. Toilettes de deuil de la Scaliese, 10, rue de la Paix.

N° 4. Robe de deuil en paramata et crêpe anglais garnie de passementerie au crochet. — Jupe à demi-traine. Le tablier couvert d'une passementerie mate au crochet; dans le bas, un plissé. Tunique forme panneau plat, découpée en petites dents aiguës, garnie, devant, d'un biais en crêpe anglais et d'une passementerie; cette garniture tourne en angle dans le bas, et s'arrête à la traîne; le panneau est pincé, de côté, par un

groupe de plis qui le relève très légèrement. La demi-traine dentelée avec un plissé sur lequel se détachent les dents, est relevée en pouf tombant. Corsage à basque évidée sur la hanche; les côtés dentelés se détachent sur un plastron en passementerie au crochet. Sur la basque du dos, nœud en crêpe. Manche ronde avec double parement. Chapeau en crêpe avec nœud formé de coques tombantes.

N° 5. Costume en batiste myrte garni de broderie écrue. — Jupe ronde garnie d'un plissé; le tablier couvert d'une tunique drapée de plis creux remontants, arrêtés de côté par une quille plissée de trois plis creux; un quatrième pli se perd dans les lèrs de derrière, lesquels forment deux pous tombants. Corsage à basque se perdant sous la tunique; un plastron froncé, cerné par une broderie écrue posée en spirale et s'arrêtant à la première patte qui ferme le corsage, à partir de la poitrine. Manche à parement entouré de broderie posée en volant.

N° 6. Robe en surah rosé uni et à rayures Pompadour. — Jupe à traîne



N° 2. Chapeau à bord relevé pour petite fille.

garnie d'un tuyauté de surah rosé; la traîne drapée sur un dessous de taffetas, est en tissu à rayures. Le tablier en surah uni à quatre plissés et un bouillonné tendu divisé inégalement par des fronces; ces fronces retiennent comme un petit volant fourni par l'étoffe mise double; deux panneaux plissés cernent le tablier en s'enfuyant vers la traîne. Corsage à rayures; au bas de la basque une draperie en surah uni, froncée au milieu, s'agrafe derrière sous un nœud-pouf. Un plastron froncé, comme le tablier, à partir de la poitrine, et sur lequel se lace le devant du corsage; col-revers; à la manche ronde, bouillonné et parement évasé intérieurement.



N° 6. Robe en surah rosé et surah broché. De madame Hubler.

LA FORTUNE DES MONTLIGNÉ

(SUITE)

« Je ne pense pas non plus à me marier, dit Géraldine, ne pouvant s'empêcher de rire. Je vis au jour le jour, attendant en paix ce que la Providence me destine. Et vous devriez faire comme moi, entendez-vous, petite folle chérie? Allons, embrassez-moi et séchez vos yeux, ou bien la vieille Julie, qui me prend un peu pour votre tyran, croira que je vous ai infligé une pénitence.

— Ah! oui, elle croit que je suis triste d'étudier, s'écria Louisa, riant aussi sincèrement qu'elle venait de pleurer. Comme si c'était ennuyeux d'étudier avec vous!

Elles arrivaient en ce moment à la première des maisons qu'elles devaient visiter. C'était pour Louisa une leçon profonde et touchante de voir Géraldine près de ces vieillards malades ou aigris. Jamais sa patience ne se rebutait; elle prêtait un intérêt plein de grâce aux interminables récits sur les enfants absents, le fils soldat, la fille mariée en Sologne; — elle écoutait sans se lasser le détail non moins minutieux des rhumatismes ou de la dernière crise d'asthme. Enfin, elle soignait de ses mains adroites, — de ses jolies mains fines et blanches — de petits enfants infirmes, ou pansait des plaies hideuses. Louisa frissonnait, détournait la tête, et se demandait si elle en ferait jamais autant.

« Après tout, se disait-elle, puisque Géraldine le peut! »

Et au retour de ces courses charitables, cette charmante Géraldine se faisait enfant avec sa chère petite élève, trouvant, pour l'amuser, une gaieté presque étrangère à sa nature. Elle se passionnait avec elle pour un papillon poursuivi, une fleur cueillie sur un talus difficile, et répondait à toutes ses questions, non pas avec patience, — ce n'eût pas été assez, — mais avec un entrain joyeux qui persuadait à l'enfant que leurs goûts, leurs intérêts, leurs plaisirs étaient les mêmes.

Comme elles rentraient au château, M. de Valles fumait son cigare dans l'avenue. Il aborda Géraldine avec sa grâce habituelle d'homme du monde, et lui demanda presque aussitôt un moment d'entretien.

Elle s'inclina, surprise.

« Louisa, va trouver ta tante, dit-il à sa fille d'un ton à la fois tendre et ferme qu'il employait rarement, mais auquel elle ne savait pas résister.

Elle le regarda avec étonnement et s'en alla sans rien dire, un peu inquiète, croyant qu'il s'agissait d'elle, et que son père allait demander à Géraldine si elle, faisait des progrès réels, et s'il pouvait se dispenser de l'envoyer en pension.

M. de Valles offrit son bras à la jeune fille; elle le remercia poliment, et ils continuèrent à marcher l'un près de l'autre, d'un pas assez lent.

« Je sais à peine comment aborder le sujet que j'ai à traiter avec vous, dit M. de Valles au bout d'un instant de silence, tout en observant la jeune fille à travers ses cils abaissés.

— Est-ce qu'il ne s'agit pas de votre chère fille? demanda Géraldine, un peu étonnée. »

Elle avait eu la même pensée que Louisa.

« Je ne saurais négliger, en effet, aucune occasion de vous dire combien je suis reconnaissant de vos soins... Sa santé, son caractère, son esprit, tout en elle se développe si heureusement sous votre direction, que je ne lui en souhaiterais jamais d'autre... Ce vœu, cependant, serait égoïste... Il serait juste de souhaiter à une si admirable éducatrice d'autres succès plus doux... Vous avez, mademoiselle, toutes les qualités qui font la mère modèle, et je sais que vous avez inspiré plus d'une fois une respectueuse affection... »

Géraldine, interdite, se demandait où il voulait en venir, et pressait instinctivement le pas. Il l'arrêta au moment où elle allait parler, et reprit vivement, d'une voix plus basse :

« Je sais que vous avez refusé de riches partis... Telle que je pense vous connaître, je crois que vous n'écouteriez, dans le choix d'un époux, que le conseil de votre cœur, et l'espérance de faire du bien à une autre âme... Ne m'interrompez pas... Peut-être ai-je tort de me charger d'une mission si délicate... C'est presque à l'insu de mon jeune ami, que je viens vous parler de ses rêves... »

— Quel que soit cet ami, ma tante connaît-elle sa recherche? demanda tranquillement la jeune fille.

— Non, il n'a osé parler à personne; c'est à peine s'il formule sa propre pensée... Je l'ai deviné, vous dis-je... Et d'abord, il me semble que vous ne sauriez être ambitieuse. Vous serez si riche, — Valvert vous appartiendra, je le sais, — que vous pouvez suivre votre inclination... Je vous crois au-dessus d'un préjugé de caste... N'estimez-vous pas les hommes qui, s'élevant par leur seul mérite, prouvent la noblesse de leur cœur en caressant un rêve idéal autant qu'ambitieux? Ne pensez-vous pas qu'il est digne d'une âme féminine de donner le bonheur à un déshérité, de rapprocher de la religion un cœur que la souffrance a failli rendre sceptique, de guérir, en un mot, des blessures faites par l'orgueil et l'indifférence d'autrui? »

Malgré son audace, la voix de M. de Valles était moins assurée qu'à l'ordinaire. Il s'interrompait parfois pour écarter une touffe d'herbe du bout de sa canne ou pour abattre l'extrémité ténue d'une branche; mais chaque fois qu'il reportait son regard sur Géraldine, il voyait un visage calme, pur, attentif et légèrement défiant.

« J'aurais préféré apprendre par ma tante le nom de la

personne à laquelle vous faites allusion ; il me semble que c'eût été plus naturel et... plus convenable, répliqua-t-elle tranquillement. Puisque vous m'en avez tant dit, cependant, veuillez me faire connaître de qui il s'agit... »

Ce ton paisible et digne avait déjà appris à M. de Valles qu'il n'avait point affaire à une jeune fille romanesque et folle, et il *savait* ce qu'elle allait répondre quand il laissa échapper de ses lèvres le nom d'André Martin...

Elle ne se récria pas, elle ne s'indigna point, mais une vive rougeur couvrit ses joues, et il y avait, malgré sa grâce mignonne, quelque chose de majestueux dans ses manières, lorsqu'elle dit d'un ton calme :

« Je m'étonne, laissez-moi vous le dire, que vous ayez pu vous faire le messenger d'une telle demande... J'avais cru deviner que M. Martin pensait à moi ; mais il sait bien que sa place serait perdue pour lui si j'avais dit un seul mot à ma tante.

— Vous avez, comme elle, l'orgueil du nom, dit M. de Valles, les dents serrées.

— Non, je n'ai pas d'orgueil, du moins celui-là. Mais je pense que les rangs doivent être rarement confondus.

— Et en admettant que M. Martin vous semble digne d'une de ces exceptions vous craindriez le courroux de Géraldine ! reprit-il avec une emphase ironique.

— Je craindrais, en tout cas, de l'affliger.

— Elle accepterait tout ce qui vous agréerait.

— Je ne sais, mais il est inutile de traiter cette question hypothétique... M. Martin n'a point mes sympathies.

— Alors, cela veut dire que vous le haïrez désormais, et que votre influence le chassera bientôt de Valvert... Ce sera le châtimement de son audace !... dit M. de Valles, mordant sa lèvre.

— Vous vous trompez, dit-elle avec le même calme ; je ne voudrais nuire à personne... »

Elle fit quelques pas en silence, puis s'arrêta, et leva vers son compagnon un visage ému, un regard dans lequel brillait, avec une douce compassion, une larme qu'elle ne chercha pas à retenir.

« Je regrette que quelqu'un souffre à cause de moi, dit-elle avec douceur. Peut-être M. Martin ferait-il mieux de quitter Valvert, pour oublier plus vite un rêve que j'ai essayé de décourager dès le premier moment où j'ai cru le deviner ; s'il le désirait, ma tante pourrait lui trouver une autre situation... »

— Il serait difficile qu'elle valût celle-ci... Je vous assure, mademoiselle, qu'il était sincère... Il aimait la jeune fille, et non l'héritière.

— S'il est malheureux, je le plains, » dit-elle, avec la même douceur, mais d'un ton inébranlable.

M. de Valles comprit qu'il fallait briser cet entretien, et, la saluant, il la précéda dans l'avenue.

Près d'entrer dans la maison, il se retourna pour la regarder. Comme elle était petite, frêle et gracieuse, avec son allure calme et digne, dans cette allée solitaire ! La grandeur du domaine qui l'entourait comme d'un océan de verdure semblait presque l'écraser... Elle en serait maîtresse, cependant... Oui, ces masses de bois étagées harmonieusement sur les pentes molles des côtes, cette rivière d'argent miroitant à travers le feuillage, ces champs dorés dont ça et là des éclaircies

laissaient entrevoir la riche perspective, cette maison seigneuriale, enfin, avec toutes ses richesses artistiques, tout cela serait à elle...

« Je me suis trompé, répétait machinalement M. de Valles, oui, je me suis trompé... Que ce soit calcul ou dignité native, elle ne fera jamais rien qui la prive de cet héritage... Je la hais... et je l'admire... Si, Géraldine n'avait eu contre moi tant de vieilles préventions, — de vieilles et de récentes, — j'aurais peut-être essayé de conquérir pour moi cette main si fière et le demi-million qu'elle contient... Mais c'est un rêve... Ma vie est finie et misérable...

XIV

Les vacances, qui ramenaient Henry à Valvert étaient la période la plus heureuse de l'année pour Géraldine. L'affection de son frère, bien loin d'être rendue moins intime par leur séparation, par les préoccupations d'avenir et de travail du jeune homme, prenait de jour en jour quelque chose de plus profond et de plus doux. Henry comprenait encore mieux qu'autrefois tout ce que la nature sérieuse et tendre de Géraldine recélait de dévouement, et il l'initiait à tous ses rêves, à toutes ses pensées. Vivre l'un près de l'autre était leur idéal à tous deux, idéal qui semblait d'ailleurs difficile à réaliser, Henry aimant de passion la carrière militaire et voulant la poursuivre jusqu'au bout.

« Je te marierai à un officier de mon régiment, et nous courrons les garnisons ensemble, » disait-il en riant à sa sœur.

Il attendait avec impatience le moment d'entrer à l'Ecole de Fontainebleau.

« Voyez-vous, ma tante, s'écriait-il en serrant avec effusion les mains de mademoiselle de Montligné, je serais devenu officier quand même, mais je vous dois ces chères études, et j'aime mieux, après tout, ne pas expérimenter le poids du sac ! »

Mademoiselle Géraldine le regardait avec complaisance.

« Un joli cavalier, n'est-ce pas, mon cher Bardier ? Il n'a pas le type des Montligné, c'est bien un sang espagnol qui court dans ses veines et colore ce visage brun ; mais il a tous les instincts, toute la noblesse de notre race ! »

Henry faisait des promenades interminables avec sa sœur et Louisa. Celle-ci n'était encore qu'une enfant, qui sympathisait du reste complètement avec le frère de son amie. Mais mademoiselle de Montligné aimait à voir un présage dans cette amitié enfantine.

« Mon cher Robert, disait-elle à M. de Valles, qui prolongeait cette fois son séjour à Valvert, je me plais souvent à rêver à l'avenir de ces enfants... Savez-vous qu'Henry serait un bon parti pour votre fille ? »

M. de Valles accueillait des communications de ce genre avec une complaisance évidente. Le nom, la fortune, une valeur personnelle qui pouvait présager un brillant avenir, tout semblait en effet réuni pour faire d'Henry un gendre désirable. Puisqu'il ne pouvait aspirer pour lui-même à l'héritage des Montligné, c'était encore une perspective enviable d'en voir une part entre les mains de sa fille. Il favorisait donc les rapports affectueux qui pouvaient jeter les fondements d'un

attachement sérieux entre Henry et Louisa, et lui témoignait une sympathie bien faite pour flatter un jeune homme de son âge.

M. Bardier remarqua promptement, avec sa sagacité ordinaire, qu'Henry ne répondait point à ces avances, et que, tout en se montrant envers M. de Valles d'une politesse rigoureuse, il évitait tout ce qui pouvait avoir l'apparence de l'intimité avec lui.

« Est-ce que mes avertissements se sont trouvés être justes, Henry ? demanda-t-il un jour à brûle-pour-point, comme le jeune homme venait de décliner l'offre d'une excursion à Vendôme avec M. de Valles.

Henry rougit et hésita.

« Vous n'êtes point devenu intime avec lui dans le courant de cette année, cela se voit... Il vous a pourtant adressé des invitations ?

— Oui, monsieur, mais je crois que la société de M. de Valles et le genre de distractions qu'il prise auraient pu me détourner de mes études...

— Je le crois aussi, » dit M. Bardier avec un regard plein de malice.

Henry hésita de nouveau, et reprit d'une voix plus basse :

« Peut-être n'avais-je pas compris le sentiment qui vous portait l'an dernier à me mettre sur mes gardes... Je vous remercie de votre affection, Monsieur.

Le vieillard secoua cordialement la main du jeune homme.

— Mon cher enfant, vous avez su repousser une première tentation, et votre force s'en est accrue... J'ai confiance en vous, et j'espère que vous traverserez sans faillir les difficiles sentiers de la jeunesse.

— J'ai des appuis en lesquels j'ai confiance, Monsieur...

— Oui, vous êtes un chrétien, et vous avez un ange visible en la personne de votre sœur.

Le visage d'Henry s'éclaira.

« Vous avez raison ; la pensée de Géraldine a été pour moi un puissant encouragement... Ah ! monsieur, je suis heureux de voir combien vous et ma tante l'appréciez !

— Et nous ne sommes pas les seuls... Non, reprit M. Bardier en secouant la tête, nous ne sommes pas es seuls, et il y a même des sympathies... superflues. »

Henry le regarda avec étonnement.

« Ne soyez pas curieux, et ne me faites pas parler, dit en riant le vieillard ; quand j'aurai acquis une conviction, je sais ce que j'aurai à faire... »

André Martin se tenait, en ce moment, plus à l'écart des réunions de la famille. Les cordiales avances d'Henry n'avaient pas même pu dissiper la sombre tristesse dont M. de Valles et Géraldine savaient seuls la cause, bien que M. Bardier se doutât de ce qui l'agitait, et l'observât avec soin. En vain, M. de Valles avait cherché à lui faire attribuer le refus de la jeune fille à la crainte de fâcher sa tante. Il ressentait une amertume et un désir de vengeance qui achevait de gâter ce cœur déjà plein d'envie et d'orgueil. Mademoiselle de Montligné eût frémi si elle eût pu lire dans cet esprit faussé, et voir les ferments de haine qu'y avaient déposés une éducation mal dirigée, une ambition malsaine, une estime exagérée de sa propre valeur. Hélas ! que d'hommes regardent toujours au-dessus d'eux avec un sentiment d'envie impuissante, alors que,

s'ils regardaient au-dessous, ils pourraient apprécier plus sainement leur situation et celle de la société ! Si André eût seulement songé à son passé, si, avec la science, il n'eût pas pris la soif inextinguible qu'elle entraîne parfois, la soif des honneurs et de la richesse, il eût trouvé sa position calme et agréable, auprès des labeurs de son père, — son pavillon, élégant et confortable, auprès de la pauvre ferme où il était né. Inspecter un riant domaine, à ses heures, soit monté sur un bon cheval, soit dans un léger dog-cart ; tenir des comptes d'ailleurs peu compliqués, décider de la coupe des bois, de l'ensemencement des champs, voir les hommes d'affaires, commander aux journaliers, tout cela sous l'autorité à peine sentie d'une bonne et confiante créature, n'était-ce pas une vie pleine de charme, et bien plus douce que celle à laquelle il semblait destiné par sa naissance ?

Malheureusement, une ambition démesurée l'empêchait de reconnaître tous les biens qui lui étaient échus. Encore une fois, il ne regardait pas derrière lui, mais au-dessus ; il ne se félicitait point de vivre mieux que les paysans qui l'entouraient, mais il se disait avec dépit, avec colère, qu'il était moins riche, moins bien né que la famille dans laquelle il était accueilli. Cet autre jeune homme, si fier de l'épaulette qu'il allait recevoir, cet Henry, héritier d'une belle fortune, qu'avait-il de plus que lui-même après tout ? Pourquoi y avait-il des nobles et des roturiers, des riches et des pauvres, des favorisés et des parias ? Pourquoi la science, l'instruction n'égalait-elle pas les fortunes ? N'y aurait-il jamais un jour où tant de biens possédés on ne savait pourquoi seraient mis à la portée des habiles ?.. Ah ! si un cataclysme mystérieux pouvait s'accomplir, — cataclysme politique et social — qui lui fit échoir ce domaine, objet de sa convoitise, ce domaine qu'il aurait pu posséder honnêtement, dans le cas où Géraldine eût été sa femme !

Et de tels rêves, qui semblent impossibles, fous, criminels aux esprits droits, achevaient de l'égarer... N'ayant rien à perdre, sa rage haineuse allait jusqu'à appeler des ruines pour y trouver les matériaux d'un édifice qui lui fût propre...

XV.

Les vacances d'Henry s'achevèrent, et il partit pour Fontainebleau. Ce jour-là, Géraldine était triste, et Louisa respectant son désir de solitude, s'en alla avec son père qui, lui aussi, allait partir bientôt, faire un petit voyage à Tours.

Le temps était lourd, fatigant. Il n'y avait point de soleil, mais un rayonnement écrasant des nuages blancs et blafards. Pas un souffle n'agitait les feuilles jaunissantes, et le vol des oiseaux, qui rasait presque le sol, présageait l'orage.

Mademoiselle de Montligné et sa nièce étaient assises dans la bibliothèque, la jeune fille travaillant en silence, mademoiselle Géraldine mettant en ordre différents papiers.

« Ma chère, dit-elle tout à coup, nouant le ruban dont elle venait d'entourer une liasse de lettres, fais-moi donc penser, quand l'ami Bardier viendra, à lui montrer un cc icille que j'ai ajouté à mon testament. »

Géraldine fit un signe affirmatif, sans cesser de travailler.

« Je me reproche d'avoir tardé si longtemps, dit mademoiselle de Montligné, à m'assurer que j'ai rédigé ce codicille en termes légaux... Je perds vraiment la mémoire... Il s'agit de Louisa. »

Géraldine releva la tête d'un air d'intérêt.

« Son père l'a presque ruinée, reprit mademoiselle de Montligné en haussant les épaules. J'ai toujours pensé qu'il n'entend rien aux affaires, et il a le goût malheureux des spéculations... Vous serez assez riches, toi et Henry, pour que j'aie pu, sans vous faire tort, léguer à Louisa une somme qui soit à l'abri des imprudentes opérations de son père.

— Oh ! oui, vous avez bien fait ! » s'écria vivement Géraldine.

Mademoiselle de Montligné ouvrit son bureau, y replaça les papiers qu'elle venait de ranger, et prit une large enveloppe qu'elle posa sur la table.

— Là, de cette façon, je n'oublierai pas... Bardier peut venir. »

Elle commença à tricoter ; ses mouvements avaient une certaine gaucherie, et elle frotta une de ses mains avec un peu d'impatience.

— Voilà encore mes doigts qui se raidissent... Ah ! ma chère, ma chère ! cela sent la paralysie !

— Ma tante, ne dites pas cela ! » s'écria Géraldine avec angoisse.

Et, courant à sa tante, elle prit sa main et se mit à la frictionner avec inquiétude.

« Bah ! il en sera comme le bon Dieu voudra, dit mademoiselle de Montligné qui avait déjà repris sa sérénité. J'ai à peu près perdu l'usage de mes jambes, tant je suis lourde et raide ; j'avoue que si mes mains deviennent inertes et inutiles, ce sera une grande épreuve, mais il est des gens plus malheureux et moins bien entourés que moi. »

Géraldine tenait encore la main de sa tante quand M. Bardier entra dans la bibliothèque.

« Henry est parti, dit-il, la maison est étrangement silencieuse, et je viens vous consoler... C'est un vide.

Heureusement il nous reste deux aimables filles, dont l'une est gaie par nature, et l'autre... sereine, ce qui est encore plus doux...

— Asseyez-vous, dit mademoiselle de Montligné, et donnez-moi un conseil... Toi, Géraldine, laisse cette main, ma chère ; la douce et affectueuse pression de tes petits doigts ne lui rendra point l'élasticité qui la quitte.

— Voulez-vous que je vous laisse avec M. Bardier, ma tante ?

— Pourquoi ? Quel enfantillage ! Je n'ai pas de secrets, et tu sais bien ce que contient mon testament. »

Mais les yeux de Géraldine s'étaient remplis de larmes, et elle s'éloigna avec son ouvrage, ne pouvant supporter d'entendre parler de l'événement douloureux qui bientôt, peut-être, la priverait d'une parente tendrement aimée.

« Je voudrais savoir, dit mademoiselle de Montligné, qui l'avait suivie d'un regard affectueux, si ce codicille est correct. »

Elle déplia la feuille de papier timbré, dont M. Bardier connaissait déjà le contenu, et il lut attentivement ce qu'elle y avait ajouté.

« Peste ! vous continuez à appliquer largement le précepte du pardon des injures !

— Cette somme achèvera d'assurer l'avenir de Louisa, que les folles spéculations de son père ont compromis.

— Vous avez bien fait, en tout cas, d'attribuer cette somme à l'enfant et non à son père.

— Robert a une rente inaliénable qui garantit le repos de sa vieillesse... Voyons, ajouta-t-elle avec impatience, est-ce bien ainsi ?...

— Très bien, un homme de loi n'eût pas fait mieux. »

Mademoiselle de Montligné, satisfaite, se mit à parcourir de nouveau son testament.

M. MARYAN.

(La suite au prochain Numéro.)

ANAGRAMME

Je suis d'essence précieuse
 Pour me trouver il faut plonger au fond des mers ;
 C'est faire une entreprise, hélas ! bien périlleuse,
 Pour apporter au monde un produit des plus chers !
 Des rois j'orne le diadème,
 Et, jeune fille, vos bijoux ;
 Du plus rare mérite on voit en moi l'emblème ;
 Et de me posséder qui ne serait jaloux !
 Sur les cinq éléments dont mon nom se compose
 Trois étant transposés, je me métamorphose,
 Et je deviens un mal contagieux,
 Redoutable autant que hideux.
 Ma victime, il le faut, loin de tous se retire :
 Xavier de Maistre a chanté son martyre.
 Mais vers cet être exclu de la Société,
 Héroïque et sublime, on voit la Charité,
 Cette fille du ciel, si tendre à la souffrance,
 Accourir, consoler, rapporter l'espérance.

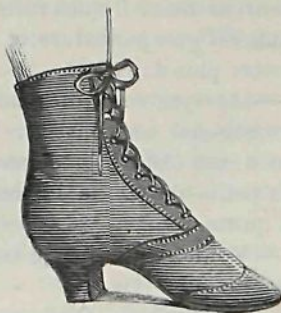
Explication du mot triangulaire du 11 Juin : Merle, Élie, Riz, Le, E.

Botte bain de mer. —
Peau jaune et toile à
voile. Prix, 4 fr. 95.

*Polonaise en chevreau
glacé, piquée blanche,
pour costume habillé*

*Soulier Lamballe en
chevreau verni ou mat,
et soulier Fénelon.* —
Prix, 8 et 9 francs.

Flacon de voyage (la



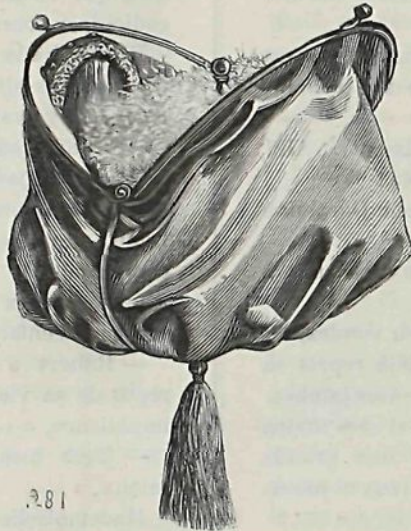
Chaussures d'enfants, de la
maison Bernier-Laffon, 160, rue Montmartre.



Flacon de voyage,
de la maison Senet, rue du Quatre-
Septembre, 35.

Mascotte en imitation de
vieux Rouen; bouchon en
argent blanc ou doré. —
Prix, 7 fr. 50 c.

*Sac Duchesse en chevreau
blanc doublé de chevreau
rose, pour poudre de riz,
contenant la houppe en cy-
gne, la glace-pelote en satin
rose ou de couleur diverse.*



Bourse à poudre de riz, de la maison Senet.



Ombrelle en satin noir fleurie de roses.

Prix, 8 francs; le mé-
me, sans glace et sans
poudre, 5 fr.; avec pou-
dre, 8 fr. 50.

*Pampille en perles de
jais à piquer sur les vo-
lants de dentelle espa-
gnole.* — Procéder, pour
faire cette pampille, de la
même manière que pour
les franges données dans



Pampille en perles de jais (grande
naturelle).

le mois d'avril. Les perles
sont dessinées dans leur
grosseur naturelle.

*Ombrelle en satin noire,
doublée de satin rose, mon-
ture en ébène.* — Au man-
che, nœud en ruban de satin
noir et rose. Touffe et bran-
ches de roses ornant le des-
sus.

A ce numéro sont jointes la gravure coloriée 4316, et une planche de patrons imprimée recto et verso.

PREMIER CÔTÉ

Corsage-habit, deuxième toilette (gravure n° 4314). — Mantelet Victoria, page 7 (cahier de juin).

DEUXIÈME CÔTÉ

Costume de bain, page 3 (cahier de juin).